

# BLIDA : 8 NOVEMBRE 1942

Ces témoignages, extraits de *HOMMAGE AU GÉNÉRAL DE GOISLARD DE MONSABERT* (Editions Charles-Lavauzelle, 1978.), donnent une relation très détaillée des événements qui se sont déroulés, à BLIDA et dans la MITIDJA, lors du débarquement en 1942, à SIDI-FERRUCH, avec les noms des régiments et des officiers qui les commandaient.

Nous les présentons "in extenso" en laissant aux auteurs l'entière responsabilité de leurs écrits.

## Le général de Monsabert face au débarquement du 8 novembre 1942 à Alger

### La préparation

Après avoir commandé le 9e R.T.A., de 1937 à 1939, puis le groupement de défense du Sud tunisien en 1940, le colonel de Goislard de Monsabert est, en septembre 1940, nommé commandant de la 5e Brigade et de la subdivision de Blida (1).

La 5e Brigade comprend à l'époque le 1er R.T.A. (Blida - Cherchell - Boghar) et le 9e R.T.A. (Miliana - Ténès - Orléansville) (2) dont le colonel de Monsabert, son ancien colonel, a obtenu le maintien au prix de la dissolution du 5e R.T.A. pourtant plus ancien. D'où une certaine rancune de ceux des anciens cadres du 5e R.T.A. affectés au 1er R.T.A., et qui ne sera pas sans conséquences sur l'évolution de la situation dans la journée du 8 novembre 1942.

La 5e Brigade sera complétée ultérieurement par le Régiment de Marche du Levant, puis, après le départ de celui-ci, par le 29e R.T.A. du colonel Baril, constitué d'éléments rapatriés de Syrie à la suite des combats fratricides de l'été 1941 et violemment anglophobes. Le P.C. du 29e R.T.A. s'installera à Koléa.

La subdivision de Blida s'étend sur 200 kilomètres, entre la mer et l'Atlas Tellien, depuis la ligne générale Koléa-Boufarik jusqu'à la limite Ouest du département d'Alger (Le Guelta-Charon-Bou Caïd). Elle comprend notamment la partie occidentale de la riche Mitidja, la partie centrale de la vallée du Chéelif, les massifs du Zaccar et du Dahra et le versant Nord de l'Ouarsenis. Ces limites ne coïncident pas toujours avec les zones de stationnement de la 5e Brigade, dont certains bataillons occupent ou occuperont Maison-Carrée et Dellys, dans la subdivision d'Alger, et Boghar dans la subdivision de Médéa. Inversement, quelques unités n'appartenant pas à la 5e Brigade stationnent sur le territoire de la subdivision de Blida. C'est le cas notamment du 65e R.A. dont le P.C. et un groupe sont à Blida et de l'importante base aérienne de Blida-Joinville.

(1) De septembre à novembre 1942, le lieutenant, puis capitaine de Boishéraud, que nous remercions de nous avoir donné ce témoignage direct, était chef des 2e et 3e bureaux de l'état-major de la 5e Brigade et de la subdivision de Miliana (P.C. à Blida).

(2) Le 9e R.T.A. est aux ordres du colonel Richard, qui sera quelque temps, en Algérie, le commandant de l'H.D. 3, avant le colonel Chevillon. Au 9e R.T.A. appartiennent également le lieutenant Galharague et le lieutenant de Waresquiel.

Dès sa prise de commandement, le colonel de Monsabert s'attache à la réorganisation des régiments, nécessitée par le vaste brassage des effectifs qu'ils viennent de subir en application des conditions de l'armistice. Il consacre surtout ses efforts à l'instruction et à l'entraînement des cadres et de la troupe. Il s'agit de tirer les enseignements des combats et de développer au maximum l'endurance, la mobilité, l'aptitude à la manœuvre des unités et le goût de l'initiative à tous les échelons. Aussi, inspections, conférences, exercices d'alerte, manœuvres et prises d'armes se succèdent sans relâche pendant deux ans. Quand viendra l'heure de reprendre les armes, les unités, pauvrement équipées, seront remarquablement entraînées.

Le colonel de Monsabert, profondément convaincu de l'importance du moral, se réfère sans cesse aux enseignements développés après 1918 par le général von Ludendorf dans son livre « Moral et matériel ». Avec persévérance, il s'efforce, à l'intérieur de sa brigade, d'entretenir la flamme de la revanche et de créer un véritable esprit de corps.

La mutinerie de Maison-Carrée, fin janvier 1941, vient précisément montrer combien est fragile le moral des tirailleurs après la défaite de nos armes. Un soir, après avoir égorgé le poste de police et s'être emparé d'un magasin d'armes et d'une poudrière, 300 à 400 hommes dévalent dans la grande rue de Maison-Carrée tuant tous les Européens sur leur passage. L'enquête sur les origines de l'émeute (3) fait apparaître l'erreur du commandement qui avait rassemblé là un véritable troupeau d'hommes provenant de tous les horizons, avec des cadres inconnus des tirailleurs et n'ayant souvent aucune expérience de la troupe nord-africaine. L'enquête dévoile également la responsabilité de quelques notabilités civiles locales sympathisantes du P.P.A. et le fait que certains des meneurs étaient à la solde de l'Allemagne. L'enquête met aussi en avant, pour la première fois, la personnalité d'un certain caporal Ouamrane Ramdam qui, bien que gravement compromis, bénéficia d'une indulgence regrettable et que nous retrouverons en 1955 à la tête des premiers maquis kabyles.

Le colonel de Monsabert est très affecté par cette malheureuse affaire, à l'intérieur de sa brigade, et par la répression énergique qui a suivi. Convaincu plus que jamais de l'interdépendance entre le moral des tirailleurs et celui du milieu civil qui les entoure et dont ils sont originaires, il se lance avec ardeur dans une politique de contacts avec la population de sa subdivision. Il multiplie les rencontres avec les autorités administratives, les Caïds ou Bachagas et les propriétaires fonciers dont il connaissait déjà la plupart depuis son commandement du 9e R.T.A. Avec l'aide de son officier A.M.M., le dévoué capitaine Castaing, il organise un système de renseignements qui lui permet de suivre de près l'évolution du moral des Français et des Musulmans.

Il lance l'idée des fêtes du Centenaire de la création des tirailleurs, qu'il fait adopter par le général Weygand. Chargé de les organiser (4), il en fera,

(3) C'est à l'occasion de cette enquête que le colonel de Monsabert fait la connaissance du commissaire André Achiary dont on connaît le rôle lors du débarquement américain de novembre 1942.

(4) Avec l'aide du colonel Jamilloux, futur commandant du C.I.D.3 et la collaboration du lieutenant Vrillon, futur officier du chiffre de la 3e D.I.A.

en novembre 1941, la manifestation du magnifique redressement de l'Armée d'Afrique et de l'élan patriotique qui anime toute la population algérienne.

Cette politique est le prétexte de rapports fréquents avec l'état-major du général Weygand (en particulier avec le colonel d'Astier de Villate, le commandant Gasser et le commandant Beaufre); mais il est peu vraisemblable que le colonel de Monsabert ait eu vent par ce canal, d'éventuels contacts entre le Général Weygand et les Anglo-Saxons.

Dès la fin de 1940, il faut mettre sur pied le "Plan de protection" et le "Plan de défense" de la subdivision, tant pour le maintien de l'ordre que pour la surveillance et la défense du littoral et du territoire contre toute agression. Ce dernier point est le plus délicat, compte tenu de la faiblesse des moyens (au mieux 3 bataillons sur les 200 km de côtes à Ténés, Cherchell et Koléa et 3 bataillons en arrière à Orleanville, Miliana, et Blida, avec un groupe d'artillerie à Blida). Par ailleurs, un certain nombre de moyens, implantés sur son territoire, échappent à l'autorité du commandant de la subdivision. C'est le cas notamment des "Douaïrs", des douanes et des "Phares et balises", chargés de la surveillance du littoral et dont les renseignements seraient précieux pour le déclenchement de l'alerte et la conduite de la défense. Malgré les nombreuses et pressantes démarches auprès des autorités d'Alger, les particularismes demeurent et seules peuvent être réalisées des ententes locales au niveau des commandants d'armes.(5)

Outre la défense de ses 200 kilomètres de côtes, la subdivision est chargée de défendre la base aérienne de Blida-Joinville contre toute attaque terrestre ou aéro-terrestre. Cette mission, qui suppose l'établissement d'un Plan de défense commun, entraîne des contacts fréquents avec cette base, dont le climat est assez différent de celui des régiments de tirailleurs. En simplifiant, on pourrait dire que les aviateurs se sentent plus attirés par le gaullisme que le reste de la garnison de Blida. C'est ainsi que lorsque le général Weygand fait officieusement interdire aux familles d'officiers de fréquenter une aimable et très accueillante famille britannique installée depuis plusieurs années dans la banlieue blidéenne, la consigne, respectée par les officiers de l'armée de terre, est interprétée assez librement par certains de nos camarades de Joinville. Les uns et les autres cependant écoutent très régulièrement la B.B.C.

Au cours de l'hiver 1940-1941, le colonel de Monsabert reçoit la copie de documents rédigés par le général Giraud dans sa prison de Königstein. Il s'agit de réflexions sur la défaite provisoire de la France et ses causes ainsi que sur les voies et moyens de son redressement. Ces documents, au nombre de six, datés de juillet à novembre 1940, parviennent confidentiellement par le canal d'un ami commun, le chef de bataillon Lardin, qui commande le 1er bataillon du 1er R.T.A. à Cherchell.

(5) Ce qui explique le comportement des douaïrs lors de la réunion clandestine des généraux Mast et Clark, le 22 octobre 1942 dans une villa de l'ouest Messelmoun sur le territoire de la place de Cherchell.

Celui-ci sera malheureusement muté en métropole avant novembre 1942 (6)

Le général de Monsabert est lui aussi un fidèle du général Giraud sous les ordres duquel il a servi au Maroc. Il en parle souvent avec respect et admiration et, après la destitution du général Weygand, il voit en lui un des chefs possibles de la revanche.

Tout a été dit sur le rôle du général Weygand pendant son proconsulat à Alger et sur son prestige auprès des populations françaises et musulmanes. Son élimination par les Allemands en novembre 1941, au lendemain des Fêtes du Centenaire, est douloureusement ressentie par l'Armée d'Afrique à laquelle il avait insufflé son dynamisme et sa foi et dont il avait rétabli la cohésion. Le colonel de Monsabert en est d'autant plus affecté qu'il lui doit ses étoiles de brigadier.

Le nouveau commandant en chef à Alger, le général Juin, ne laisse pas le doute s'installer dans les esprits. A l'issue de la première manœuvre qu'il prescrit aux abords de Blida, il fait réunir les officiers au milieu d'un immense champ entouré de sentinelles, et là, à l'abri d'oreilles indiscretes, il précise nettement, dans son langage un peu rude, que la mission demeure inchangée et que l'Armée d'Afrique doit poursuivre sa préparation à la reprise de la lutte contre « le Boche ».

Cette consigne règle la vie des unités durant les dix premiers mois de 1942. En avril, l'évasion du général Giraud (7) est saluée comme un exploit et un succès.

En mai 1942, le général Mast, ex-compagnon de captivité du général Giraud et l'un des organisateurs de son évasion, est affecté à la Division d'Alger. Il est bientôt (on ne le saura que plus tard), désigné comme délégué personnel du général Giraud en Algérie pour la préparation d'un débarquement allié qui n'est pas attendu avant 1943.

Le général de Monsabert rencontre fréquemment à Alger son ancien camarade de promotion de Saint-Cyr, devenu en septembre commandant de la division d'Alger; les motifs de service ne manquent pas; leur foi commune dans les possibilités de revanche les rapproche; mais le général de Monsabert déclarera plus tard qu'il ne fut pas à cette époque informé des projets de débarquement allié en A.F.N. D'ailleurs aucune modification importante n'est apportée pendant l'été 1942 ni au Plan de défense de la subdivision ni aux activités de la 5e Brigade. La seule innovation est la constitution dans les massifs du Zaccar et du Dahra de quelques petits dépôts clandestins de vivres et de munitions, en prévision d'actions de guérilla éventuelles contre un agresseur quelconque. Cette mesure ne paraît pas spécialement adaptée à l'hypothèse d'un débarquement allié, et la réalisation de ces dépôts sera peu à peu abandonnée.

Le mois d'octobre 1942 se déroule sans incident notable pour qui n'est pas dans la confiance. C'est cependant le 18 octobre que le général Mast aurait mis le général de Monsabert au courant du projet de débarquement

(6) Le commandant Lardin réussira à regagner Alger quelques temps après le débarquement. Ayant passé quelques temps au cabinet du général Giraud, il rejoindra la 3e D.I.A. à la veille de l'attaque du Gaigliano. L'adjoint du commandant Lardin au 1er R.T.A. à Cherchell était le capitaine de Rocquigny, futur commandant du 113e R.T.A.

(7) Dont le commandant de Linars, futur commandant du 3e R.T.A., a été un des principaux artisans.

et lui aurait demandé de participer à la préparation et au déroulement de celui-ci; le patronage du général Giraud aurait suffi si nécessaire à lever les hésitations éventuelles du général de Monsabert. Celui-ci gardera jusqu'au 8 novembre le secret le plus absolu sur cette opération, même vis-à-vis de la générale comme il le dira plus tard.

La rencontre secrète du Général Clark et du Général Mast le 22 Octobre, dans une villa de la côte à une vingtaine de kilomètres à l'Ouest de Cherchell, est totalement ignorée de l'état-major de la subdivision de Blida. Le général de Monsabert n'a prescrit aucune mesure pour assurer la sûreté de cette réunion qui, cependant, se déroulait sur le territoire dont il avait la responsabilité. Rien ne me permet de dire s'il était oui ou non au courant. Il apprendra certainement dans les jours suivants par le général Mast que, bien que le général Clark n'ait précisé aucune date, l'intervention américaine est vraisemblablement à prévoir pour la fin novembre.

En cette fin d'octobre, quelques jours avant le débarquement américain que bien peu imaginent si proche, le climat moral à l'intérieur de la subdivision de Blida peut se décrire à peu près de la façon suivante.

Les trois régiments de la 5e Brigade et le 65e R.A. ont un moral excellent et un esprit de discipline sans faille. Ils sont supérieurement entraînés et le premier bataillon venu est capable d'accomplir d'un trait un raid de 50 à 60 kilomètres à travers le djebel.

Tous attendent le jour où, ayant reçu un armement et un équipement moderne, ils pourront, aux côtés des Américains, reprendre la lutte contre la Wehrmacht.

Tous, ou presque, sont fidèles au maréchal Pétain, chef prestigieux à qui a été prêté serment d'obéissance.

Dans l'ensemble, cadres et troupes ne sont pas favorables aux gaulistes, tout en reconnaissant qu'ils maintiennent le drapeau avec honneur sur les champs de bataille et en applaudissant sans réserve aux succès du colonel Sarrazac et du général Leclerc. Mais Mers-el-Kébir et Libreville ont laissé des traces profondes et les unités rapatriées de Syrie (le 29e R.T.A. et quelques aviateurs de Joinville) conservent un souvenir douloureux des combats qui les ont opposés aux « FreeFrench ». C'est pourquoi, lors de la réunion Clark-Mast du 22 octobre, il avait été recommandé, vainement, au général Clark de ne pas débarquer de troupes britanniques entre Castiglione et Sidi-Ferruch face au 29e R.T.A.

A l'intérieur de la 5e Brigade, seuls, semble-t-il, le général de Monsabert et le colonel Baril, commandant le 29e R.T.A., sont prévenus des événements qui se préparent. Le général de Monsabert conservera le secret jusqu'à la dernière minute, même vis-à-vis de ses collaborateurs les plus proches, soit par souci de discrétion, soit pour ne pas les compromettre dans une aventure encore hasardeuse, soit pour ne pas les placer devant un cas de conscience qu'il n'était pas certain lui-même d'avoir bien résolu.

Dans la population européenne, on pouvait distinguer :

- une minorité favorable au gaullisme, les uns par patriotisme sincère se recrutant essentiellement dans la jeunesse, les autres par réaction contre les mesures discriminatoires prises vis-à-vis des juifs, des franc-maçons et des communistes ;

- une seconde minorité, plus importante, inconditionnellement pétiniste se recrutant essentiellement parmi les héritiers du mouvement « Croix de feu » et les anciens combattants des deux guerres. Les hommes sont rassemblés dans les organisations de la « Légion française des combattants ». Leur armement et leur emploi sont prévus dans certaines hypothèses du « Plan de protection » et du « Plan de défense ». Jusqu'au 8 novembre 1942, les relations seront très bonnes entre l'armée et les dirigeants de la Légion;

- la masse, attentiste, prête comme toujours à suivre le plus fort.

La population musulmane, après avoir flotté dangereusement au début de 1941, en raison de la perte de prestige de la France et du soutien allemand apporté au P.P.A., a été rapidement reprise en mains grâce à l'impulsion énergique du général Weygand, à l'activité incessante de l'armée et à l'action des officiers des Affaires militaires musulmanes. La masse est gouvernementale, donc pétiniste (il existe encore de nombreux combattants de 14-18); mais pour elle, le gouvernement, c'est encore un peu l'armée: son comportement dépendra donc de l'attitude de celle-ci.

### **La journée du 8 novembre à Blida**

Quand le général de Monsabert a-t-il été prévenu de la date exacte du débarquement ? Les auteurs diffèrent sur ce point. Dans « Histoire d'une rébellion », le général Mast écrit que Murphy lui a précisé le 28 octobre la date du 8 novembre et qu'il en avait avisé le 5 novembre le général de Monsabert. Ce dernier, dans ses notes personnelles, dit seulement: « vers le 3 novembre ». Quoi qu'il en soit, dès les premiers jours de novembre, le général de Monsabert fait preuve d'une activité inhabituelle, entreprenant une tournée rapide de toutes les garnisons, vraisemblablement pour essayer de deviner et d'orienter les réactions possibles des unités face à un débarquement qui n'est pas attendu si tôt.

Le général de Monsabert fait cette inspection seul, contrairement à son habitude, sans avoir auprès de lui d'officier de son état-major. C'est au cours de cette tournée, qui durera jusqu'au vendredi 6 novembre, que le général est blessé assez grièvement à la tête, sa voiture ayant rebondi violemment sur un cassis. Pendant une huitaine de jours, il sera contraint de supporter autour de sa tête un pansement épais et peu esthétique. Cet accident n'est nullement arrivé le 8 novembre au soir à la base de Joinville, lors d'une fuite précipitée du général comme l'a prétendu M. Lemaigre-Dubreuil (8) dans un récit d'une mauvaise foi écœurante et qui laisse sceptique sur le crédit à accorder au reste de son propos.

Au cours de la nuit du 30 au 31 octobre, le général de Monsabert avait fait exécuter à Blida un exercice d'alerte pour tester le « Plan de défense »

(8) Version reprise notamment par M. Ordioni dans son livre « Tout commence à Alger ».

de la base aérienne de Joinville et vérifier la coordination des moyens du 1er R.T.A., du 65e R.A. et de la base. Deux autres exercices seront déclenchés au début de la semaine du 1er au 8 novembre visant à améliorer les conditions de la transmission de l'alerte et du ramassage des cadres. Un dernier exercice de « Défense passive » se déroule dans la nuit du vendredi 6 au samedi 7 novembre, vingt-quatre heures avant le débarquement.

Le samedi 7 novembre, vers 11 heures, le général de Monsabert, convoqué à Alger par le général Mast, me demande, en tant que responsable du 3e bureau, de vérifier dans l'après-midi si les 1er R.T.A. et 65e R.A. sont bien prêts à mettre en œuvre le « Plan de protection » et de régler avec eux les mises à jour qui s'imposeraient. A son retour, en fin d'après-midi, il reçoit, sur sa demande, le chef de bataillon Moulins de l'E.M. du 1er R.T.A. et précise avec lui une question de répartition d'effectifs à l'intérieur du Plan.

Après le départ du commandant Moulins, prévenu par mes soins que la place de Blida a reçu l'ordre de faire prendre, le surlendemain lundi 9, un pli urgent à l'E.-M. du 19e C.A. (9) ce qui était inhabituel et paraissait illogique, le général me répond que le général Koeltz va probablement faire exécuter un exercice d'alerte à son échelon et qu'il est à prévoir que le général Mast voudra lui-même faire une répétition la nuit prochaine. Il me recommande de n'en parler à personne et de revenir cette même nuit à 1 h 30 au P.C. de la subdivision. Il demande également au capitaine Castaing son officier A.M.M., en qui il avait une confiance totale, de prendre dans la soirée le « pouls » de la population blidéenne et de revenir également pour 1 h 30 au P.C. de la subdivision. Il ne donne aucune consigne particulière pour les trois autres officiers de son état-major qui ont déjà quitté les bureaux.

Ainsi, le 7 novembre vers 20 heures, six heures avant l'heure prévue pour les premiers débarquements, le capitaine Castaing et moi quittons le général de Monsabert sans qu'il ait fait aucune allusion à l'éventualité de ce débarquement. Nous sommes loin d'imaginer ce que nous réserve le lendemain. Il en est de même, j'en suis persuadé, de tous les autres officiers de la garnison à l'exception d'un capitaine aviateur qui m'a dit le lendemain avoir su l'imminence du débarquement sans en connaître la date exacte.

Le dimanche 8 novembre à une heure et demie, le général de Monsabert m'attend à son bureau. Il vient de recevoir de la division d'Alger un message prescrivant d'appliquer la mesure « Berthe » du mémorandum de défense de la 19e région, sans indiquer s'il s'agit d'un exercice ou d'une alerte réelle, mais précisant de ne pas mettre en état de marche les véhicules auto stockés (ce qui fait pencher pour un exercice). Le dispositif d'alerte doit être en place pour huit heures (10).

(9) Je n'ai jamais su ce que contenait ce pli.

(10) En raison de l'importance des délais accordés, on peut se demander, encore aujourd'hui, s'il ne s'agissait pas effectivement d'un message d'exercice de la 19e région, retransmis automatiquement par la permanence de la division et qui aurait eu pour résultat de nous faire gagner deux heures pour la mise sur pied des unités.

Le colonel Conne, commandant le 1er R.T.A., le colonel Dumas, commandant le 65e R.A. et le capitaine commandant la batterie qui, en application de la mesure prescrite doit se porter sur Sidi-Ferruch, sont convoqués immédiatement. Les sous-officiers de permanence des deux régiments reçoivent, par téléphone, l'ordre de rassembler les sous-officiers de semaine, puis, vers deux heures de faire mettre les hommes en tenue de campagne et d'appliquer le plan de ramassage des cadres.

A leur arrivée, le général de Monsabert communique au colonel Conne et au colonel Dumas le message de la Division et leur donne l'ordre de prendre les mesures correspondantes. Ils devront, en outre, faire assurer la garde des points sensibles classés en première urgence dans le « Plan de protection » : P.T.T. - Gare - Sociétés Shell et Standard - Bâtiments militaires. Les détachements destinés à la garde de la station de radio de Boufarik et du petit terrain d'aviation de Souma resteront provisoirement à Blida, prêts à être enlevés en camions. Même attente pour la batterie de Sidi-Ferruch.

Il n'est toujours pas question de débarquement.

Vers 2 h 30, le général de Monsabert demande au capitaine Castaing de se rendre au monument aux morts, sur la route d'Alger, et d'y attendre un officier de liaison porteur des ordres du général Mast. De mon côté, je vais réveiller le capitaine James, commandant un détachement du 9e R.T.A. arrivé par hasard la veille à Blida et qui bivouaque le long de la route d'El Affroun avant de repartir à l'aube sur Miliana. Je lui ordonne de mettre immédiatement une forte section aux ordres du major de garnison.

Le capitaine Castaing est de retour au P.C. un peu après trois heures; il est accompagné d'un officier de cavalerie que je ne connais pas et qui se présente comme le capitaine Dubreuil de l'état-major du général Mast (il s'agit de M. Lemaigre-Dubreuil). Cet officier, qui me semble peu sympathique, remet au général de Monsabert, qui a l'air de le connaître, quelques exemplaires de l'ordre du général Mast.

Ce document, dont je n'ai malheureusement pas conservé d'exemplaire, revêt plutôt la forme d'un ordre du jour que d'un ordre d'opération classique: une agression allemande en Tunisie est imminente. A l'appel du général Giraud, qui prend le commandement en A.F.N., les Américains (à l'exception des Anglais et des Forces françaises libres) se préparent à intervenir en Algérie. Les premiers éléments vont débarquer dans les heures qui viennent. Les unités des garnisons côtières doivent se porter à leur rencontre pour faciliter leur mise à terre. Le général de Monsabert a pour mission de prendre le commandement de la base aérienne de Joinville pour en assurer la défense contre toute agression allemande, y recevoir le général Giraud attendu en début de matinée et y accueillir les premiers avions alliés.

Le général de Monsabert, toujours très calme, convoque à nouveau les colonels Conne et Dumas et leur remet l'ordre du général Mast pendant que j'en fait porter deux exemplaires à Miliana et à Orléansville par un motocycliste de la gendarmerie. D'après le capitaine Dubreuil, le colonel



Baril a reçu son exemplaire à Koléa, directement en raison de l'urgence.

Sur le moment, personne ne paraît surpris et ne met en doute l'authenticité de l'ordre du général Mast bien que sa forme et son mode de transmission ne soient pas très habituels.

L'événement va dans le sens de l'attente générale, et la brièveté des délais dont nous disposons pour exécuter les ordres ne laissait guère le temps de la réflexion. De plus, dans l'Armée Française de 1942, il était impensable que des officiers généraux prennent des initiatives d'une telle importance sans l'accord de leurs chefs hiérarchiques. Beaucoup d'eau a coulé depuis...

L'annonce de l'arrivée du général Giraud en qualité de commandant en chef constitue pour la plupart une garantie; cependant au cours de la journée, j'entendrai des membres de l'entourage du colonel Conne se plaindre qu'avec les généraux Giraud, Juin et Monsabert, l'armée allait être coiffée par la « mafia marocaine ».

Quoi qu'il en soit, à trois heures du matin, les colonels Conne et Dumas semblent satisfaits de cette situation imprévue et n'élèvent aucune objection aux ordres qu'ils viennent de recevoir. Cette satisfaction sera partagée par leurs subordonnés si l'on en croit la rumeur qui les accueillera à leur retour dans leurs quartiers et qui parviendra jusqu'à l'état-major de la subdivision. Jamais encore les unités n'avaient été mises sur pied si rapidement que cette nuit-là.

Vers quatre heures, le général de Monsabert quitte le P.C. de la subdivision pour rejoindre la base de Joinville, dont il doit prendre le commandement. Il est accompagné du « capitaine » Dubreuil et de moi-même. Nous serons rejoints plus tard par le capitaine Castaing et par le capitaine Taupin, chef du 4<sup>e</sup> bureau de la subdivision récemment rapatrié de Syrie, puis par le petit détachement du capitaine James tout dévoué à l'ex-colonel du 9<sup>e</sup> R.T.A.

À la base de Joinville, le climat est tout différent, malgré la courtoisie de son chef, le colonel Montrelay, qui nous offre une tasse de café. Mais, par un câble enterré direct, il est en liaison avec le général Mendigal, commandant Air-Algérie, qui lui interdit d'exécuter les ordres du général Mast, dont nous lui remettons un exemplaire. Il a fait prendre à la base son dispositif d'alerte et ordonné à ses unités, y compris à la batterie de F.T.A. du capitaine de Conchard en position à Joinville, d'ouvrir le feu sur tout avion étranger à la base. Toutes les issues sont gardées par les aviateurs disposant de quelques vieux chars Renault de 1917, et je peux vérifier que le dispositif, que je connais bien, est parfaitement en place.

Comment permettre l'atterrissage de l'avion du général Giraud ? et comment faire sortir celui-ci de la base ?

Le 1<sup>er</sup> R.T.A. est maintenant en place autour de la base. À plusieurs reprises, entre quatre et six heures, le général de Monsabert m'envoie voir le chef de bataillon Le Hingrat, commandant le II/1<sup>er</sup> R.T.A. pour le tenir au courant de la situation et lui transmettre l'ordre d'empêcher les avia-

teurs de tirer sur l'avion du général Giraud. Il est finclement convenu, que, dès l'atterrissage, une compagnie de tirailleurs se précipitera sur la piste, s'emparera du général Giraud et le conduira hors de la base en passant par le secteur de la batterie du capitaine de Conchard. J'ai l'accord de ce dernier et de quelques aviateurs. Le signal convenu est la sonnerie « La Charge », quatre clairons du 1er R.T.A. étant immédiatement mis à la disposition du général de Monsabert.

Il est remarquable que durant cette période, ainsi du reste que toute la journée, le général de Monsabert et les deux ou trois officiers qui l'accompagnent ont conservé une entière liberté de mouvement: cela montre le trouble qui régnait dans les esprits. Il est vrai que nous avons beaucoup d'amis parmi les aviateurs qui, pour la plupart, étaient de cœur avec nous. Seul probablement le malencontreux câble direct reliant le colonel Montrelay au général Mendigal l'empêchait de se placer aux ordres du général de Monsabert. Il faut noter cependant le revirement inattendu de quelques officiers supérieurs de la base qui, ayant affiché depuis deux ans leurs soi-disant sentiments gaullistes, se sont retranchés ce jour-là derrière leur serment de fidélité au maréchal Pétain; certains d'entre eux resteront dans leurs pantoufles jusqu'en 1945 sans compromettre leur carrière.

Vers six heures, le général de Monsabert, inquiet de la situation locale, envoie le capitaine Taupin en direction de Koléa avec mission de rameuter vers la base les unités américaines et les éléments du 29e R.T.A. qu'il rencontrerait simultanément, la batterie du 65e R.A. destinée à rejoindre Sidi-Ferruch reçoit l'ordre de se mettre en position à la corne N.O. de la base, vers la ferme de la Bretonnière. Le capitaine Taupin rentre bredouille vers sept heures et demie. Le général de Monsabert m'expédie, à mon tour, à Koléa, avec quatre cars que j'ai fait réquisitionner, pour ramener ce que je pourrai du 29e R.T.A. et surtout d'Américains afin de pouvoir montrer une preuve concrète de la réalité du débarquement.

En chemin, je rencontre le capitaine d'aviation Ducasse, un de mes camarades de promotion habitant Koléa. Ayant plus ou moins trempé dans la préparation du débarquement sans en connaître la date, il a contemplé à l'aube le dispositif impressionnant de la flotte alliée. Il rejoint Joinville pour en témoigner auprès de ses camarades et supplier son commandant de groupe de ne faire décoller aucun avion. On ne l'écouterait malheureusement pas et, discipliné jusqu'au sacrifice, il sera descendu quelques heures plus tard par un chasseur néo-zélandais.

A Koléa, je me présente au lieutenant-colonel Andlauer, commandant la place et le 29e R.T.A. en l'absence du colonel Baril parti la veille au soir rejoindre le général Mast et dont on est sans nouvelles. Il m'indique que, sur l'ordre du colonel Baril, le peloton français du lieutenant Gaudeul (constitué de jeunes français venus de France pour se battre et que le général de Monsabert avait passés en revue une dizaine de jours plus tôt) s'était porté sur les plages pour accueillir les premiers Américains débarqués. Mis au courant de la

situation à Blida, il met à ma disposition deux sections de jeunes tirailleurs aux ordres d'un officier.

Les premières unités américaines, fraîchement débarquées arrivaient à Koléa. J'en avais croisé quelques détachements sur la route et leur allure, malgré la suie dont ils étaient barbouillés, ne m'avait pas paru particulièrement guerrière.

Sans interprète, sans ordre de mission formel, j'ai bien du mal à trouver une autorité qui accepte de m'écouter et à qui je puisse exposer la situation et ma mission.

Le colonel, à qui je propose d'embarquer deux de ses sections dans les cars pour les transporter au plus vite à Blida, doit me considérer comme un jeune farfrelu ou un individu dangereux, car lui sait qu'on se bat à Alger, ce que j'ignore. Après avoir voulu m'expédier jusqu'au bateau du commandant de l'opération dans cette zone, il accepte enfin ma suggestion. Je quitte Koléa avec deux sections du 29e R.T.A., une petite compagnie « d'Américains » et une dizaine de chenillettes (brenn carrier).

Tout ce joli monde arrive vers dix heures à l'entrée de la base de Joinville où le général de Monsabert accueille fort aimablement le colonel « américain » qui m'a suivi.

A Joinville, le climat est lourd. Le général Giraud n'est toujours pas arrivé. Le colonel Montrelet est maintenant enfermé dans son bureau où il se considère un peu comme un prisonnier sur parole. Les aviateurs affectent une attitude de neutralité hostile; quelques-uns parlent d'arrêter le général de Monsabert ou même de le fusiller. L'arrivée de « mes Américains » provoque des mouvements divers.

C'est le moment que choisit un avion néo-zélandais pour atterrir sur la piste, ce qui n'améliore pas le climat. La proclamation du général Mast affirmait en effet que seuls débarqueraient des Américains : et voici que se présente, un peu confus et s'excusant presque, un sujet de Sa Majesté britannique. La nouvelle n'est pas longue à se répandre.

Aussi le général de Monsabert, de plus en plus inquiet et désespérant de voir arriver le général Giraud, me demande vers onze heures de partir à la recherche du général Mast, quelque part sur la côte, pour lui rendre compte de la situation délicate où il se trouve et le prier de faire diriger d'urgence sur Joinville des renforts américains.

Passant d'abord à la gendarmerie pour y emprunter un side-car, je reprends la route de Koléa. Là, je trouve un lieutenant-colonel Andlauer perplexe et consterné. Il vient de recevoir la visite de deux officiers britanniques qui se sont excusés de se trouver là et ont répondu n'être que quelques-uns servant d'interprètes et de guides aux unités américaines. Le lieutenant-colonel Andlauer redoute l'effet sur le 29e R.T.A. de cette présence britannique. Il est lui-même profondément troublé. Il ignore où sont le colonel Baril et le général Mast, mais pense que je les trouverai dans la région de Sidi-Ferruch.

Tout le long de la route littorale, les villages sont pavoisés, et la popu-

lation en liesse acclame les troupes débarquées. Nulle part je ne perçois de fausse note. L'ambiance est celle que nous retrouverons plus tard, en Italie et en France, en pénétrant dans les villages libérés. Mais le temps est splendide et il fait chaud. Nos vaillants libérateurs, fatigués par trois semaines de mer, peu habitués au soleil africain, mal entraînés à la marche, peut-être aussi trahis par la fraîcheur de l'anisette, n'ont rien de farouches guerriers. Que de désordre ! Que de trainards ! La moindre opposition armée eût été catastrophique.

Aux environs de 13 h 30, dans un restaurant de Sidi-Ferruch, je trouve enfin le général Mast déjeunant tranquillement avec cinq ou six officiers de son état-major, face au spectacle impressionnant de la flotte alliée déployée au large. Cette fois, c'est certain, il ne s'agit pas d'une répétition du malheureux coup de main de Dieppe.

J'expose au général Mast la situation à Blida et lui fais part des inquiétudes et des demandes du général de Monsabert. Il me répond qu'il lui fait confiance pour faire face à la situation locale. Le général Giraud, retardé à Gibraltar, n'arrivera vraisemblablement à Joinville que le lendemain lundi. Par ailleurs, Alger est déjà presque entièrement contrôlé par les Américains et les combats y ont cessé. Un régiment britannique fait actuellement mouvement de Douaouda sur Birtouta et Maison-Carrée.

Nanti de ces bonnes paroles qui ne m'apportent aucun réconfort pour notre situation à Blida, toujours à jeun, je reprends la route par Douaouda et la ferme Saint-Charles, dépassant le régiment britannique dont a parlé le général Mast. A Boufarik, je rencontre le commandant de l'important établissement du matériel. Conformément aux ordres qu'il reçoit directement de la 19e région, il se prépare à résister aussi bien aux Américains qu'aux Anglais. Je lui raconte ce que j'ai vu sur la côte et il me laisse heureusement poursuivre mon chemin.

Je suis de retour vers 15 h 30 à la base de Joinville. Pendant mon absence la situation s'est complètement renversée. Un officier de liaison du 19e C.A. a informé le colonel Conne et le colonel Dumas de la situation confuse qui règne à Alger et leur a communiqué les directives du général Koeltz. Les deux colonels viennent de prévenir le général de Monsabert qu'ils ne se considèrent plus sous ses ordres. Ils vont entrer à Blida avec leurs unités avant de rejoindre la région de Médéa par les pistes de montagne.

Les aviateurs, de leur côté, ont repris leurs postes de combat face à l'extérieur de la base, c'est-à-dire face aux tirailleurs.

Autour de tout cela, quelques unités américaines (ou britanniques) ont pris position face à la base, et sont en cours de renforcement.

Une centaine d'excités de la « Légion des combattants » auxquels un inconscient a distribué des armes, manifestent devant l'entrée de la base. Ils vocifèrent des insultes à l'adresse du général de Monsabert et de ses officiers et nous menacent des pires châtiments.

Avec le général de Monsabert, nous continuons cependant à circuler

au milieu de tout cet imbroglio et je prends contact avec les uns et les autres. Le fameux « capitaine » Dubreuil a disparu discrètement, probablement au début de l'après-midi. Seules les deux sections du capitaine James nous restent fidèles.

La situation est de plus en plus tendue. Le moindre incident peut dégénérer en catastrophe. Devant son impuissance, le général de Monsabert décide de rejoindre le général Mast à Sidi-Ferruch. Auparavant, pour tenter de détendre l'atmosphère, il obtient des Américains qu'ils se replient légèrement en direction de l'hôpital psychiatrique. Il quitte la base vers seize heures, sans aucune précipitation (contrairement à ce que racontera M. Lemaigre-Dubreuil qui est déjà parti), après m'avoir ordonné de rejoindre Blida avec les capitaines Castaing et James et de nous mettre à la disposition du colonel Conne.

A Blida, l'ambiance s'était détériorée tout au long de la journée. A l'enthousiasme initial d'une partie de la population a succédé une réaction assez vive de la « Légion des combattants » qui, nous l'avons vu, avait réussi à se faire armer. Il faut l'intervention énergique du colonel Conne pour ramener le calme dans la soirée.

Vers 22 heures, le 1er R.T.A. prend la direction de Médéa à travers l'Atlas blidéen.

Ainsi se termine à Blida cette très longue journée du 8 novembre 1942. Si elle n'a pas tourné plus mal, c'est certainement grâce au calme et au sang-froid du général de Monsabert, mais aussi, il faut le reconnaître, au bon sens des trois colonels qui eurent à prendre des responsabilités dans cette aventure et à l'esprit de camaraderie qui avait toujours régné dans la garnison.

### **Les retombées**

Parti de Joinville en fugitif dans la soirée du 8 novembre, le général de Monsabert disparaît pendant quelques jours, réfugié dans une villa de la banlieue algéroise. Le général Giraud atterrit enfin à Blida le 9 novembre après-midi. Son retard de vingt-quatre heures a permis à l'amiral Darlan, curieusement présent à Alger, de retourner la situation à son profit : le général Giraud est d'abord considéré comme un rebelle.

Après quelques jours d'une pénible confusion, le bon sens et le souci de l'intérêt national reprennent leur droit face à l'agression allemande en Tunisie. Le général Giraud est nommé commandant en chef des forces françaises sous l'autorité de l'amiral Darlan, et l'Armée d'Afrique est immédiatement engagée en Tunisie avec son équipement et son armement désuet. La mobilisation, préparée dans la clandestinité suivant les directives du général Weygand, se déroule sans à-coup.

Mais, dans le même temps, le général Giraud abandonne à leur triste sort ceux de ses fidèles qui, participant au complot du « groupe des cinq », ont préparé sa venue en Afrique du Nord et sont maintenant considérés comme des traîtres. Le général Juin s'est engagé à les tenir à l'écart de tout commandement, au grand désespoir du général de Monsabert. Cette

exclusive le rapproche de certains des conjurés, en particulier du général Mast, de M. d'Astier et du colonel van Hecke, le futur commandant du 7e R.C.A.

Heureusement, moins de quinze jours après le débarquement, le général Giraud, désireux de rassembler toutes les bonnes volontés, décide de créer une unité spéciale regroupant tous ceux qui voudraient reprendre les armes mais que la législation discriminatoire de Vichy, toujours en vigueur, interdit d'incorporer dans l'armée régulière. Cette unité, le «Corps franc d'Afrique», devra également récupérer tous les jeunes gens ayant participé à la neutralisation des autorités d'Alger au cours de la nuit du 7 au 8 novembre, qui se sont enrôlés dans le «French Commando» ou «Special detachment» dépendant de l'Intelligence Service et dont certains se trouvent déjà en Tunisie.

Le général Giraud confie au général de Monsabert la mise sur pied de ce Corps franc d'Afrique, qui, armé, équipé et ravitaillé par la 1re Armée britannique sera engagé dans le cadre de celle-ci, donc hors de la zone du 19e C.A.

Pendant trois mois, le général de Monsabert (11) se donne avec sa fougue habituelle à sa nouvelle tâche qui se révèle une aventure passionnante et pleine de risques de tous ordres.

Il négocie âprement avec les Britanniques la fourniture des équipements nécessaires, bouscule un peu l'inertie hostile de l'état-major général français, lutte avec l'Intelligence Service pour lui arracher les jeunes du «French Commando» échelonnés depuis la ferme Demangeat (12) au cap Matifou jusqu'au cap Serrat et à Souk-el-Khemis en Tunisie, en passant par le camp de la Mahouna près de Guelma. Chaque semaine, il fait en voiture la navette Alger-Tunisie et retour, prenant liaison avec les P.C. de la 1re Armée à Sétif et Constantine, avec l'Intelligence Service à Guelma ou à Aïn Draham, avec le Ve Corps d'Armée britannique à Souk-el-Khemis, avec le général Juin à Laverdure puis à Djérissa, avec le général Koeltz au Kouif lorsque celui-ci veut bien le recevoir. Au cours d'une de ces tournées, à Tabarka chez le contrôleur civil qui nous a aimablement reçu, le général apprend par la radio française qu'il est déchu de la nationalité française. Bien qu'il n'en dise rien, cette nouvelle l'affecte profondément sans altérer son dynamisme.

Il faut en effet filtrer soigneusement les nombreux candidats qui désirent se faire incorporer au Corps franc, et dont les motivations ne sont pas toujours très avouables, ramener à un juste niveau les prétentions de certains aventuriers sans papiers. Il faut encore mettre de l'ordre dans les nombreux centres de recrutement qui se sont créés spontanément ici et là de Rabat à Constantine et qui parfois rivalisent entre eux comme à Oran.

Il faut enfin diriger et surveiller la constitution et l'instruction des premières unités.

(11) Rejoint, le 25 novembre, avec le colonel Jamilloux, le capitaine Castaing, le lieutenant Angeletti et moi-même.

(12) C'est dans le petit groupe de la ferme Demangeat que se trouve Bernard Bonnier de la Chapelle, l'assassin de l'amiral Darlan.

Dès janvier 1943, le 1er Bataillon du Corps franc d'Afrique commandé par le chef de bataillon Balensi (13), après un bref séjour à Tabarka, est engagé à 55 kilomètres à l'Est de cette ville au sud du cap Serrat, dans le cadre de la brigade du général Teachester Constable. Peu après le P.C. du Corps franc d'Afrique fuyant l'atmosphère délétère d'Alger s'installe à proximité du village de Sedjenane sur la route de Bizerte.

En février, le général de Monsabert obtient enfin d'être réintégré dans l'armée du général Juin. Laisant le commandement du Corps franc au colonel Magnan (14), il est mis à la disposition du général Koeltz pour assurer le commandement des éléments réservés du corps d'armée. Malheureusement, le 19e C.A. ne dispose plus d'éléments réservés. Le général Koeltz maintient le général de Monsabert en quarantaine pendant trois semaines à Ebba-Ksour (30 km Sud-Est du Kef), seul avec deux officiers, l'adjudant Apouchkine, ancien tambour major du 9e R.T.A., et Manceur son fidèle chauffeur qui trouvera la mort lors du débarquement en Provence.

Cette retraite forcée chez un modeste huissier d'Ebba-Ksour sera pour le général de Monsabert l'épreuve la plus pénible de toute cette période. L'inactivité le ronge, l'accueil imprévisible à chaque visite du général Koeltz le désespère, l'attitude hostile de certains officiers du corps d'armée le peine profondément, l'amitié rugueuse que lui témoigne le général Juin le reconforte, mais les jours passent... à Ebba-Ksour, et certains soirs l'humeur est sombre.

Enfin en mars, probablement sur l'insistance des généraux Giraud et Juin, le général Koeltz se résout à confier au général de Monsabert le commandement d'un groupement tactique de la Division Marocaine du général Mathenet, au Sud-Ouest de Pont-du-Fahs. Le chef du 4e bureau de cette division n'est autre que le capitaine Fritsch (15). Au cours des opérations auxquelles il va participer, le Groupement Monsabert sera appuyé par les canons du colonel Besançon (16).

C'est la fin du temps de pénitence dont le général de Monsabert a dû payer son dévouement inconditionnel au général Giraud le 8 novembre précédent.

Il a maintenant la promesse des généraux Giraud et Juin d'être placé à la tête d'une des divisions du futur C.E.F. à l'issue de la campagne de Tunisie.

Il participe aux derniers combats en conduisant son groupement au grand trot du Djebel Mansour et de Bou Arada au pied du Zaghouan et aux abords de Pont-du-Fahs.

(13) Qui rejoindra la 3e D.I.A. au mont Amiata.

(14) Autre indésirable dans l'armée régulière, en raison de sa participation à la préparation du débarquement américain au Maroc. - A sa dissolution, au cours de l'été de 1943, le Corps franc d'Afrique fournit la compagnie de garde du Q.G. de la 3e D.I.A. (capitaine Fourastier).

(15) Que le général de Monsabert a bien connu lorsqu'il était chef du 3e bureau de la Division d'Alger.

(16) A l'état-major de ce Groupement on retrouvera le lieutenant-colonel Lesage, futur commandant en second du 4e R.T.T., le capitaine Budet qui trouvera la mort sur la route de San-Elia, le lieutenant Angeletti et le lieutenant Vrillon.

En mai, à Constantine, succédant au regretté général Welvert qui vient de tomber glorieusement en Tunisie, il prend le commandement de la 3e D.I.A.

Une aventure exaltante commence sous le signe de la victoire aux Trois Croissants, mais le général de Monsabert conservera un souvenir amer de cette période trouble qu'il lui répugnera toujours d'évoquer.

Général Bernard Mosnay de Boisheraud.

## Un grand chef de l'Armée d'Afrique: le général de Monsabert

En 1942, j'étais chef de bataillon au 9e Régiment de Tirailleurs algériens à Miliana, ville perchée sur les pentes du Zaccar, entre Alger et Oran. Notre commandant de brigade était le général de Goislard de Monsabert, commandant la 5e Brigade, à Blida, de la division d'Alger. Je me bornerai ici à reproduire des extraits de mon carnet de route de 1942-1943, puis de mon livre « Le Corps Expéditionnaire Français dans la Campagne d'Italie » (éditions Lavauzelle, Paris 1947).

**Vendredi 14 octobre 1942.** Réception à la sous-préfecture de Miliana de M. Temple, le nouveau Préfet d'Alger. Il prononce une allocution que je résume ainsi après la réunion.

« Nous vivons, dit-il, des heures graves. Nous sommes devant une menace et nous avons un délai. Je ne sais pas si ce délai expire le 1er novembre ou plus tard, mais, à ce moment-là, le maréchal Pétain et M. Laval auront une décision à prendre et nous n'aurons qu'à obéir. Il faut vous attendre à lutter. Le maréchal et le président Laval sont les deux seuls hommes qui ont en mains les éléments de la décision. »

Que veut-il dire? Va-t-il y avoir un ultimatum pour nous faire entrer en guerre, aux côtés de l'Allemagne naturellement, puisqu'il faudra obéir à Laval et à Pétain ?

Nous sortons de la réunion fort inquiets.

**Mardi 27 octobre.** Nous sommes convoqués à une conférence de M. André Guilbaud, qui s'intitule « Le propagandiste du maréchal. » Il commence par critiquer le maréchal Pétain d'avoir renvoyé Laval le 13 décembre 1940, « ce qui, dit-il, a été pour la France une catastrophe dont elle ne s'est pas encore relevée ».

**Mercredi 4 novembre 1942.** La « Dépêche Algérienne » de ce matin publie une déclaration significative de Pierre Mauriac, doyen de la faculté de médecine de Bordeaux. La conclusion est : « Nous sommes vaincus, terrassés, le visage contre terre, et nous prétendrions dicter sa conduite à celui qui, seul debout, étend sur nous le bouclier de sa gloire, de sa sagesse et de sa bonté ! »



**Vendredi 6 novembre.** Prise d'armes à Miliana en l'honneur du général de Monsabert, ancien colonel du régiment, qui nous a laissé à tous, officiers, sous-officiers et tirailleurs, un souvenir inoubliable de fermeté en même temps que de bonté, et nous a préparés à la « reprise des armes ».

Après la revue, je fais défiler mon bataillon - le seul qui soit en garnison à Miliana - devant le général. Les tirailleurs « en mettent un coup » et le général me félicite. Puis il réunit les officiers à la salle d'honneur du régiment et il nous tient un petit discours qui change de ton avec ce que nous avons entendu ou lu ces derniers jours.

« Je ne sais rien, nous dit-il, mais vous lisez les journaux et vous savez ce qui se passe en Russie (l'échec allemand sur Stalingrad) et en Libye (la défaite de Rommel dont le front a été enfoncé à El-Alamein). Nous pouvons être appelés à rentrer dans la lutte. Ce jour-là, je compte sur le 9e, mon ancien régiment. Je compte bien qu'il me suivra partout. Du reste, je vous montrerai le chemin, je marcherai devant vous. »

« Je ne sais rien » dit le général. Cela signifie sans doute qu'il sait quelque chose qu'il ne peut nous révéler. En tout cas, s'il nous appelle à marcher au combat, ce ne sera certainement pas aux côtés des Allemands, mais contre eux.

Ce petit discours nous réconforte et le colonel Monnier-Condroyer, qui commande le régiment, s'avance devant le général de Monsabert, se met au garde-à-vous et dit, à notre nom à tous: « Mon général, vous pouvez compter sur le 9e. »

**Dimanche 8 novembre 1942.** Grande nouvelle du débarquement américain à Sidi-Ferruch ! Le colonel nous réunit et nous lit l'ordre qu'il vient de recevoir du général Mast, commandant la division d'Alger.

Dès les premiers mots, un large sourire s'épanouit sur nos visages. Enfin le masque est levé. L'ennemi, c'est le Boche ! La mission de tous est simple : faciliter le débarquement des forces américaines sur le littoral et sur les terrains d'aviation.

Quand le colonel a terminé sa lecture, un brouhaha joyeux emplit son bureau. On se congratule. Un de mes jeunes lieutenants me dit avec un sourire radieux : « Ah, mon commandant, j'avais si peur qu'on nous fasse battre contre les Américains ! »

Mais, dans la matinée, nous apprenons que l'on se bat réellement contre eux au Maroc et en Oranie. Le colonel Monnier-Condroyer cherche alors à téléphoner au corps d'armée, à Alger, ou à la division, mais en vain. Il peut seulement avoir au bout du fil le général Boisseau, commandant la division d'Oran, qui lui dit : « Le général Mast et le général de Monsabert sont en dissidence. Annulez tous leurs ordres. A Oran, nous avons résisté dès le début du débarquement. L'affaire est rude et nous avons de la casse. »

A 21 heures, le chef d'état-major de la 19e région, d'Alger, téléphone enfin que le général Juin a signé, à 18 heures, avec les Américains une suspension d'armes pour la région d'Alger, mais que la lutte continue en Oranie et au Maroc.

**Mardi 10 novembre.** À 8 heures, on téléphone ceci de la 19<sup>e</sup> région : « le général Giraud est à Alger. Des conversations sont en cours avec les Américains en vue d'un armistice général. Donc, conservez une attitude purement passive. »

**Jeudi 12 novembre.** Je reçois dans l'après-midi le capitaine James, commandant la 1<sup>re</sup> compagnie de mon bataillon, qui était détachée à Berrouaghia, près de Blida, pour des travaux forestiers.

Il me raconte que le 6 novembre, un ordre du général de Monsabert l'a appelé d'urgence, avec sa compagnie, à Blida.

Lorsqu'il y arriva, le 7 novembre, il fut envoyé sur le terrain d'aviation de Blida. Là, il trouva le général de Monsabert, qui sortait de la base aérienne et qui lui dit : « On attend le général Giraud. Dès que son avion se posera, entourez-le avec vos tirailleurs pour le protéger. » - « Contre qui, demande le capitaine ? » Le général ne répond pas et James n'ose pas lui renouveler sa question.

Le 8 novembre à 7 heures, toujours pas de général Giraud, mais voilà que des avions à étoiles blanches, donc américains, survolent le terrain d'aviation, et la D.C.A. de la base aérienne ouvre le feu sur eux, à la mitrailleuse. Les avions ripostent, les balles claquent. Le général de Monsabert et le capitaine James se jettent dans un fossé. Puis, les avions étant partis, le général ordonne au capitaine de déployer sa compagnie en tirailleurs et de donner l'assaut à la base, quand le clairon, qu'il a amené avec lui, sonnera « la charge ».

« Mais charger où ? Sur qui ? » demande James. - Là, droit devant vous, sur la base ! Du reste, je vous suivrai », répond le général.

Le capitaine déploie alors sa compagnie et fait mettre baïonnette au canon. La charge sonne. Les tirailleurs s'élancent, baïonnettes hautes. Le général, qui marche derrière le capitaine, l'oriente. Les aviateurs qui étaient dehors, sur le terrain, rentrent précipitamment dans les bâtiments de la base aérienne.

Il demande au capitaine James : « Mais pourquoi cet assaut ? ». Il m'explique alors que le général de Monsabert était allé, de très bonne heure, trouver le colonel Montrelay, commandant de la base, pour lui annoncer l'arrivée des Américains et lui demander de les recevoir sur son terrain.

« Mais j'ai l'ordre de résister aux Américains ! », avait répondu le colonel. - « Que ferez-vous si ce sont des Français qui attaquent votre base ? » avait alors demandé le général. - « J'ai l'ordre de tirer sur les Américains, mais pas sur les Français. Dans ce cas, je préférerai me rendre. »

Le général avait alors déclenché, avec mes tirailleurs, l'assaut spectaculaire qu'il avait prévu.

En fin d'après-midi, toujours pas de général Giraud ! Le général de Monsabert quitta alors le terrain et renvoya ma 1<sup>re</sup> compagnie à Miliana.

Lorsqu'enfin, le 9 novembre à 14 heures, le général Giraud, venu de

Gibraltar où il s'était attardé en vaines discussions, prétendant prendre le commandement des troupes alliées débarquées, descendit de son avion, en civil, pardessus gris et chapeau mou, la canne à la main, son heure était passée! Le colonel Montrelay le reçut fraîchement. On lui donna une voiture pour se rendre à Alger, mais quand il y arriva, l'amiral Darlan avait déjà pris le commandement sur l'Afrique du Nord et engagé des négociations avec les Américains.

**10 novembre.** L'armistice franco-américain ayant été signé par le général Clark, l'amiral Darlan et le général Noguès, l'amiral Darlan annonça qu'il assurerait avec les Américains la défense de l'Afrique du Nord.

Quelle bonne nouvelle ! C'est bien net cette fois ! Darlan, Juin et Noguès sont d'accord ! Nous sommes sur la bonne voie, la voie de la Victoire et de la Libération de la France !

Mais les Allemands débarquent en Tunisie, à Bizerte. Il faudra mener une dure campagne de six mois pour les en chasser. Et enfin, le 8 mai, nous ferons notre entrée à Tunis libérée, au milieu des acclamations de la population.

**La Campagne d'Italie.** A cette campagne africaine succédera, de novembre 1943 à juillet 1944, la campagne d'Italie, où le Corps Expéditionnaire Français du général Juin se distinguera, avec ses quatre divisions et ses Tabors marocains, ouvrant d'abord aux alliés la route de Rome à travers le massif des Abruzzes, après débarquement à Naples. Et, dans cette avance, dure mais victorieuse, la 3e division d'infanterie algérienne du général de Monsabert jouera un rôle éminent. Elle enlèvera d'abord, dès janvier 1943, les crêtes du Monna Casale, du Monna Acquafondata et du Belvédère, puis elle participera brillamment à la manœuvre alliée de Cassino qui rompra la « Ligne Gustav » tendue par les Allemands en travers de la péninsule.

En dix jours d'âpres combats, la division de Monsabert (3e D.I.A.) retint sur son front de 8 kilomètres, 27 bataillons allemands, sur les 44 opposés à la 5e armée américaine qui combattait sur 70 kilomètres de front.

Enfin, en mai 1943, dans la dernière bataille sur le Garigliano, la division de Monsabert fit sauter le verrou de Castelforte et ouvrit le seuil d'Esperia permettant l'exploitation alliée.

Au 25 mai le C.E.F. avait déjà décompté 4 400 prisonniers. Une dernière manœuvre d'enveloppement, entreprise par notre corps de montagne et achevée par la 3e D.I.A. de Monsabert, ouvrit aux Alliés la route de Rome. Sur les bornes routières on pouvait lire cette indication exaltante: « Rome 50 kilomètres ».

Le 3 juin enfin, profitant de l'avance du 2e corps d'armée américain sur les monts Albains, dernière position couvrant Rome, le C.E.F. poussa sur la capitale italienne, que les Allemands, menacés d'encerclement, venaient d'évacuer. Le C.E.F. marcha sur Rome, et le 5 juin, le général Clark, commandant la 5e armée américaine, et le général Juin se retrou-

vèrent dans Rome, parcourant les rues en jeep au milieu des acclamations de la population, qui avait déjà oublié son Duce !

Après quelques jours de repos dans la région de Rome, le C.E.F. est lancé dans la poursuite sur Sienne. Il repousse des contre-attaques lancées par des Kampfgruppen isolés. C'est la division de Monsabert qui est alors chargée d'enlever Sienne. Sa progression est assez lente et pénible. Enfin, dans la nuit du 2 au 3 juillet, les Allemands qui se voient attaqués de front et débordés par l'Ouest, évacuent la ville. Et, le 3 juillet, nos tirailleurs y pénètrent.

Cette entrée de nos troupes met la ville en ébullition. La population italienne se presse dans les rues pour nous applaudir. Les drapeaux sortent aux fenêtres, les femmes lancent des bouquets dans nos jeeps. Et voilà que le général de Monsabert entre à son tour dans Sienne, annoncé par le klaxon claironnant à plusieurs tons de sa jeep. Devant le général français à la moustache blanche, c'est alors du délire.

Sienne la noble, élégante et sévère, se départit ce matin-là de sa dignité pour manifester sa joie d'être libérée des « Tedeschi » et pour exprimer sa reconnaissance de n'avoir pas reçu un seul de nos obus. C'est en effet, avec de grandes précautions que le général de Monsabert avait conduit le dernier assaut, interdisant à son artillerie de tirer sur cette ville d'art.

Le 4 juillet, dans Sienne, première grande ville libérée par les seules troupes françaises, se déroule un grand défilé. Dans les rues pavoisées et décorées de guirlandes, la foule italienne se presse, saluant respectueusement nos drapeaux. En tête, le général de Monsabert défile fièrement devant le général Juin.

Le 14 juillet, première fête nationale de victoire, depuis la défaite de 1940, une nouvelle prise d'armes a lieu sur le « Campo » de Sienne. Le général américain Clark et le général britannique Alexander sont venus saluer nos troupes. Au faite de la tour del Mangia flotte, dans le ciel toscan, un immense drapeau tricolore.

Cependant la campagne d'Italie n'est pas terminée. Il reste aux Alliés à atteindre Florence, puis à franchir l'Arno pour attaquer la dernière ligne allemande, la « Ligne Gothique », que les ennemis renforcent hâtivement, au Nord de Sienne.

Deux divisions françaises, la 2e division d'Infanterie marocaine (2e D.I.M.) et la 3e division algérienne du général de Monsabert sont lancées en premier échelon. Le 22 juillet, dépassées par les forces américaines et britanniques, nos troupes sont retirées du front.

Dans sa lettre d'adieu au général Juin, le général Clark déclare : « Comment exprimer ma tristesse à la pensée du départ du Corps Expéditionnaire Français et de son très grand chef ? Je perds ainsi l'appui infiniment précieux de quatre des plus belles divisions ayant jamais combattu. »

Et le général britannique Alexander écrit au général Juin: « Je veux

vous exprimer ma reconnaissance et ma peine, ma reconnaissance pour la magnifique exécution de votre tâche sur les champs de bataille et ma peine de voir disparaître des amis et des camarades d'une telle distinction. La France peut être fière de la bravoure de ses fils ».

Mais les pertes françaises avaient été sévères. La seule division de Monsabert avait perdu 1580 tués et 5980 blessés, et aussi 839 disparus. Mais elle avait fait le plus grand nombre de prisonniers : 3400, alors que la 2e D.I.M. en avait fait 1 618, la 4e D.I.M. en avait décompté 1 648 et la 4e D.M.M. environ 2000.

Enfin, au début d'août 1944, ce fut notre embarquement en rade de Tarente, pour la libération de la France cette fois.

Colonel A. Goutard